

vième siècle. Le soir, quand la nuit tombe, personne n'osait s'engager dans ces allées solitaires et mal famées que l'on n'a pas encore songé à éclairer.

Les Champs-Élysées ont, comme la forêt de Bondi, leur légende scélérate. On parle de vols, d'assassinats commis au déclin du jour par des malfaiteurs qui se regardent, dans cet endroit écarté, comme sur leur domaine, et dont la police n'ose suivre les pistes dans ces lieux redoutés. Si un coup de sifflet se fait entendre, les voyageurs attardés frémissent. Pour rendre les Champs-Élysées sûrs, il faudra que les omnibus commencent à rouler et que les becs de gaz s'allument. Il faudra, en outre, que le bois de Boulogne devienne le but habituel de promenades en voiture ou à cheval. C'est surtout aux premières années de ce siècle, au sortir des mauvais jours de la Révolution, que ces dernières observations s'appliquent avec plus de justesse. J'ai entendu raconter aux hommes de ce temps la légende effrayante des exploits de Fanfan le bâtonniste, qui régnait sur les imaginations et sur les poches indivis, et croyait faire grâce à ceux qu'il n'assassinait pas après les avoir soulagés du poids de leur bourse, de leur montre et de leur mouchoir.

N'importe, les Champs-Élysées ont pris, dès ce moment, leur véritable caractère. Ils sont l'avenue monumentale de la cité reine, l'entrée triomphale des grands cortèges ; la scène immense où les fêtes publiques se déploient.

Je ne rappellerai que trois souvenirs.

Lorsqu'après l'entrevue de Tilsitt où Napoléon signa une paix victorieuse, il voulut donner à sa garde un banquet gigantesque, il choisit pour salle du repas les Champs-Élysées. La garde s'assit à des tables qui réguaient depuis la place Louis

XV jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, déjà en projet à cette époque, et figuré en toiles peintes. L'Empereur avait ordonné que la garde fût servie en argenterie, et tout se passa avec tant d'ordre, qu'il ne manqua pas une seule fourchette.

Autre souvenir qui, en face de celui que je viens d'évoquer, produit l'effet d'un contraste : quand, après la bataille de Waterloo, les Anglais et les Prussiens, formidable avant-garde de la coalition européenne, arrivèrent à Paris, ce fut aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne que l'armée anglaise campa. Je vois encore les tentes blanches des Anglais déployées sous les arbres et les soldats tourner devant des feux brillant les énormes pièces de bœuf qui devaient servir à leurs repas. J'entends les cornemuses de la garde royale écossaise jouer ses joyeux pibroks. Je me vois encore conduit sous ses tentes par une bonne anglaise qui, née dans le pays de Galles, cherchait ses compatriotes pour parler avec eux la langue natale que, depuis plusieurs années, elle n'avait pas eu occasion d'entendre. Si humble qu'elle fût, elle se sentait relevée par le triomphe des armes de sa patrie. Elle répétait avec ces soldats revenus vivants de l'effroyable bataille de Waterloo : *O'ld England for ever* (Pour toujours la vieille Angleterre !) Elle buvait à la santé du duc de Fer, *Iron duke*, c'était ainsi qu'on appelait alors le duc de Wellington pour peindre l'inflexibilité de son courage et de sa volonté. Et moi, trop enfant pour comprendre la portée de ces paroles dont je saisissais cependant le sens grammatical, je m'effrayais à la vue de ces uniformes qui m'offraient pas à mes regards les couleurs accoutumées et je me serrais instinctivement contre ma conductrice, en demandant à rentrer ; à la fois effrayé de ce que je